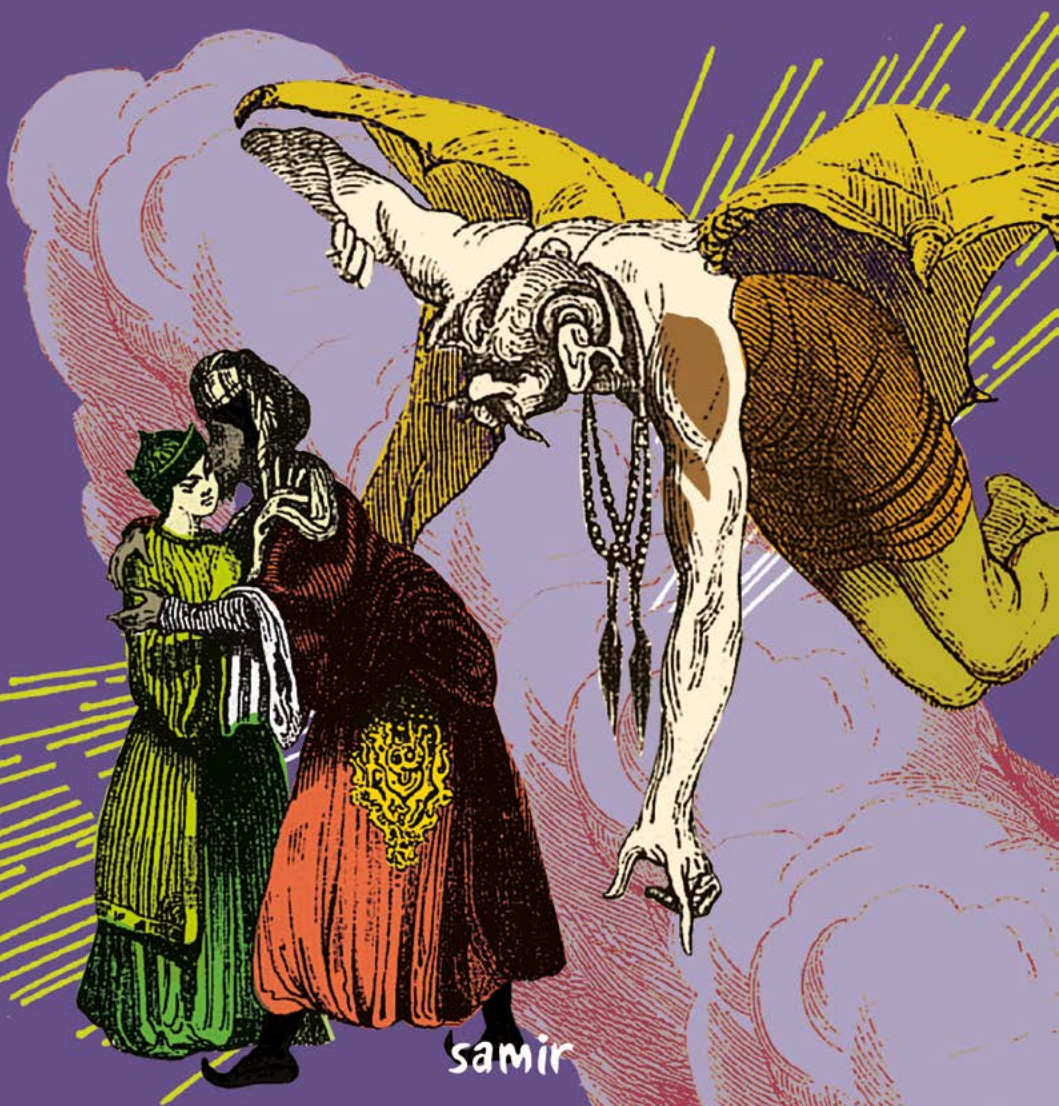


extrait

Les Mille et Une Nuits

ALADDIN

Traduction d'Antoine Galland



samir



Les Mille et Une Nuits

ALADDIN

Les Mille et Une Nuits

ALADDIN

Traduction d'Antoine Galland

TEXTE INTÉGRAL

Illustrations originales : Charles Marville
Direction artistique, colorisation et composition des illustrations : Hiba Farran

© Samir Éditeur 2015
Sin al-Fil, Jisr al-Waty
B.P. 55542 Beyrouth, Liban
ISBN 978-9953-31-640-6
samirediteur.com

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, qu'elle porte sur le texte, les illustrations ou la mise en page, faite sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit ou ayants cause, serait illicite et constituerait un plagiat et une contrefaçon sanctionnés par les lois relatives à la protection des droits de propriété intellectuelle. Tous droits réservés pour tous pays.

samir

Avant-propos

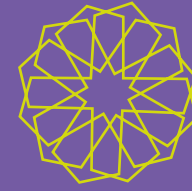
Liées à la tradition orale, *Les Mille et Une Nuits* ont été façonnées au cours des siècles par des générations de conteurs d'origine indienne, pour les plus anciens, puis perse et bien sûr arabe.

À partir de 1704, Antoine Galland (1646-1715) va proposer la première version française des *Mille et Une Nuits*. Plus qu'une simple traduction, il s'agit d'une véritable réécriture avec un texte adapté aux lecteurs occidentaux et qui remportera un succès immédiat. C'est sa version que nous avons choisie ici, car si les trois titres qui constituent notre collection sont aujourd'hui les plus célèbres des *Mille et Une Nuits*, c'est parce qu'il a eu l'initiative de les y ajouter. En effet, ceux-là ne faisaient étonnamment pas partie des manuscrits originaux. Et pour rendre accessibles aux plus jeunes ces textes tridentaires, nous y avons inséré des définitions en bas de page.

L'iconographie qui accompagne ces titres revisite les gravures du XIX^e siècle et met en couleur les personnages et les créatures fantastiques des *Mille et Une Nuits* qui n'ont ainsi plus rien à envier aux super-héros des comics américains.

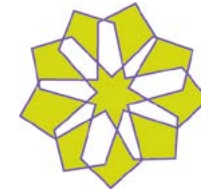
Des contes salvateurs

Le sultan Schahriar, trahi par son épouse infidèle, la condamne à mort. Pour éviter d'être à nouveau trompé, il décide d'assassiner au réveil chaque femme qu'il aura épousée la veille. Tous les matins, une femme innocente perdra ainsi la vie... jusqu'au jour où Scheherazade se porte elle-même volontaire pour devenir la nouvelle épouse du sultan. Malgré les risques qu'elle encourt, elle est convaincue de la réussite de son plan : raconter chaque nuit un bout d'histoire et s'arrêter au lever du soleil ; le souverain restera ainsi sur sa faim et reportera l'exécution de Scheherazade au lendemain. Grâce à ses talents de conteuse, elle réussit finalement à gagner la pleine confiance de son mari au bout de mille et une nuits et obtient la vie sauve.



Histoire d'Aladdin ou la lampe merveilleuse





I. Aladdin et le magicien africain

La sultane Scheherazade, en achevant l'histoire d'Abou Hassan, avait promis au sultan Schahriar de lui en raconter une autre le lendemain, qui ne le divertirait pas moins. Dinarzade, sa sœur, ne manqua pas de la faire souvenir avant le jour de tenir sa parole, et que le sultan lui avait témoigné qu'il était prêt à l'entendre. Aussitôt Scheherazade, sans se faire attendre, lui raconta l'histoire qui suit, en ces termes :

Sire, dans la capitale d'un royaume de la Chine, très riche et d'une vaste étendue, dont le nom ne me vient pas présentement à la mémoire, il y avait un tailleur nommé Mustafa, sans autre distinction que celle que sa profession lui donnait. Mustafa le tailleur était fort pauvre, et son travail lui produisait à peine de quoi le

faire subsister lui et sa femme, et un fils que Dieu leur avait donné.

Le fils, qui se nommait Aladdin, avait été élevé d'une manière très négligée, et qui lui avait fait contracter des inclinations¹ vicieuses. Il était méchant, opiniâtre², désobéissant à son père et à sa mère. Sitôt qu'il fut un peu grand, ses parents ne le purent retenir à la maison; il sortait dès le matin, et il passait les journées à jouer dans les rues et dans les places publiques avec de petits vagabonds qui étaient même au-dessous de son âge.

Dès qu'il fut en âge d'apprendre un métier, son père, qui n'était pas en état de lui en faire apprendre un autre que le sien, le prit en sa boutique, et commença à lui montrer de quelle manière il devait manier l'aiguille; mais ni par douceur, ni par crainte d'aucun châtement, il ne fut pas possible au père de fixer l'esprit volage³ de son fils: il ne put le contraindre à se contenir et à demeurer assidu et attaché au travail, comme il le souhaitait. Sitôt que Mustafa avait le dos tourné, Aladdin s'échappait, et il ne revenait plus de tout le jour. Le père le châtiât⁴;

1. inclination : goût, penchant.

2. opiniâtre : acharné.

3. volage : qui change facilement de sentiment.

4. châtier : punir.

mais Aladdin était incorrigible, et, à son grand regret, Mustafa fut obligé de l'abandonner à son libertinage¹. Cela lui fit beaucoup de peine; et le chagrin de ne pouvoir faire rentrer ce fils dans son devoir lui causa une maladie si opiniâtre qu'il en mourut au bout de quelques mois.

La mère d'Aladdin, qui vit que son fils ne prenait pas le chemin d'apprendre le métier de son père, ferma la boutique et fit de l'argent de tous les ustensiles de son métier, pour l'aider à subsister, elle et son fils, avec le peu qu'elle pourrait gagner à filer du coton.

Aladdin, qui n'était plus retenu par la crainte d'un père, et qui se souciait si peu de sa mère qu'il avait même la hardiesse² de la menacer à la moindre remontrance qu'elle lui faisait, s'abandonna alors à un plein libertinage. Il fréquentait de plus en plus les enfants de son âge, et ne cessait de jouer avec eux avec plus de passion qu'auparavant. Il continua ce train de vie jusqu'à l'âge de quinze ans, sans aucune ouverture d'esprit pour quoi que ce soit et sans faire réflexion à ce qu'il pourrait devenir un jour. Il était dans cette situation, lorsqu'un jour qu'il jouait au milieu d'une place avec une troupe de vagabonds, selon sa coutume, un étranger qui passait par cette place s'arrêta à le regarder.

1. libertinage : refus des contraintes, goût de l'aventure.

2. hardiesse : audace.

Cet étranger était un magicien insigne¹, que les auteurs qui ont écrit cette histoire nous font connaître sous le nom de Magicien Africain: c'est ainsi que nous l'appellerons, d'autant plus volontiers qu'il était véritablement d'Afrique, et qu'il n'était arrivé que depuis deux jours.

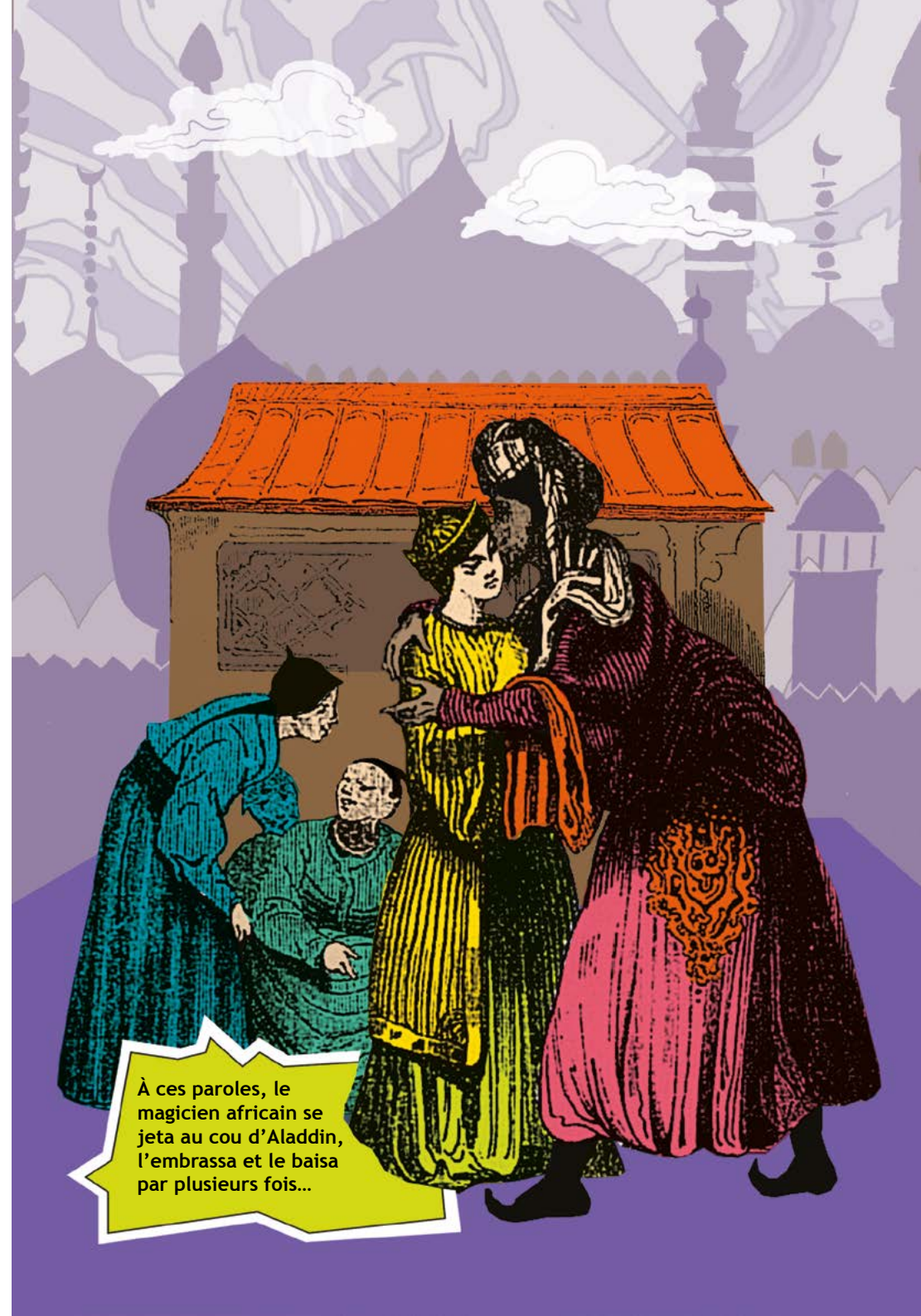
Soit que le magicien africain, qui se connaissait en physionomie, eût remarqué dans le visage d'Aladdin tout ce qui était absolument nécessaire pour l'exécution de ce qui avait fait le sujet de son voyage, ou autrement, il s'informa adroitement de sa famille, de ce qu'il était et de son inclination. Quand il fut instruit de tout ce qu'il souhaitait, il s'approcha du jeune homme, et, en le tirant à part à quelques pas de ses camarades :

– Mon fils, lui demanda-t-il, votre père ne s'appelle-t-il pas Mustafa le tailleur ?

– Oui, Monsieur, répondit Aladdin; mais il y a longtemps qu'il est mort.

À ces paroles, le magicien africain se jeta au cou d'Aladdin, l'embrassa et le baisa par plusieurs fois les larmes aux yeux, accompagnées de soupirs. Aladdin, qui remarqua ses larmes, lui demanda quel sujet il avait de pleurer.

1. insigne: ici, renommé.



À ces paroles, le magicien africain se jeta au cou d'Aladdin, l'embrassa et le baisa par plusieurs fois...

– Ah ! mon fils, s'écria le magicien africain, comment pourrais-je m'en empêcher ? Je suis votre oncle, et votre père était mon bon frère. Il y a plusieurs années que je suis en voyage, et, dans le moment que j'arrive ici avec l'espérance de le revoir et de lui donner de la joie de mon retour, vous m'apprenez qu'il est mort. Je vous assure que c'est une douleur bien sensible pour moi de me voir privé de la consolation à laquelle je m'attendais. Mais ce qui soulage un peu mon affliction¹, c'est que, autant que je puis m'en souvenir, je reconnais ses traits sur votre visage, et je vois que je ne me suis pas trompé en m'adressant à vous.

Il demanda à Aladdin, en mettant la main à la bourse, où demeurait sa mère. Aussitôt Aladdin satisfait à sa demande, et le magicien africain lui donna en même temps une poignée de menue monnaie, en lui disant :

– Mon fils, allez trouver votre mère, faites-lui bien mes compliments, et dites-lui que j'irai la voir demain, si le temps me le permet, pour me donner la consolation de voir le lieu où mon frère a vécu si longtemps et où il a fini ses jours.

Dès que le magicien africain eut laissé le neveu qu'il venait de se faire lui-même, Aladdin courut chez sa mère, bien joyeux de l'argent que son oncle venait de lui donner.

1. affliction : peine profonde, tristesse.

– Ma mère, lui dit-il en arrivant, je vous prie de me dire si j'ai un oncle.

– Non, mon fils, lui répondit la mère, vous n'avez point d'oncle du côté de feu votre père ni du mien.

– Je viens cependant, reprit Aladdin, de voir un homme qui se dit mon oncle du côté de mon père, puisqu'il était son frère, à ce qu'il m'a assuré ; il s'est même mis à pleurer et à m'embrasser quand je lui ai dit que mon père était mort. Et, pour marque que je dis la vérité, ajouta-t-il en lui montrant la monnaie qu'il avait reçue, voilà ce qu'il m'a donné. Il m'a aussi chargé de vous saluer de sa part et de vous dire que demain, s'il en a le temps, il viendra vous saluer, pour voir en même temps la maison où mon père a vécu et où il est mort.

– Mon fils, repartit¹ la mère, il est vrai que votre père avait un frère ; mais il y a longtemps qu'il est mort, et je ne lui ai jamais entendu dire qu'il en eût un autre.

Ils n'en dirent pas davantage touchant² le magicien africain.

Le lendemain, le magicien africain aborda Aladdin une seconde fois, comme il jouait dans un autre endroit de la ville avec d'autres enfants. Il l'embrassa comme il avait fait le jour précédent, et, en lui mettant deux pièces d'or dans la main, il lui dit :

1. repartir : répliquer.

2. toucher : ici, concerner.

– Mon fils, portez cela à votre mère, et dites-lui que j’irai la voir ce soir, et qu’elle achète de quoi souper, afin que nous mangions ensemble; mais auparavant enseignez-moi où je trouverai la maison.

Il le lui enseigna, et le magicien africain le laissa aller.

Aladdin porta les deux pièces d’or à sa mère; et, dès qu’il lui eut dit quelle était l’intention de son oncle, elle sortit pour les aller employer, et revint avec de bonnes provisions; et, comme elle était dépourvue d’une bonne partie de la vaisselle dont elle avait besoin, elle alla en emprunter chez ses voisins. Elle employa toute la journée à préparer le souper; et sur le soir, dès que tout fut prêt, elle dit à Aladdin:

– Mon fils, votre oncle ne sait peut-être pas où est notre maison; allez au-devant de lui, et l’amenez si vous le voyez.

Quoique Aladdin eût enseigné la maison au magicien africain, il était prêt néanmoins à sortir quand on frappa à la porte. Aladdin ouvrit, et il reconnut le magicien africain, qui entra chargé de bouteilles de vin et de plusieurs sortes de fruits, qu’il apportait pour le souper.

Après que le magicien africain eut mis ce qu’il apportait entre les mains d’Aladdin, il salua sa mère, et il la pria de lui montrer la place où son frère Mustafa avait coutume de s’asseoir sur le sofa. Elle la lui montra; et

aussitôt il se prosterna¹ et il baisa cette place plusieurs fois les larmes aux yeux, en s’écriant:

– Mon pauvre frère, que je suis malheureux de n’être pas arrivé assez à temps pour vous embrasser encore une fois avant votre mort!

Quoique la mère d’Aladdin l’en priât, jamais il ne voulut s’asseoir à la même place.

– Non, dit-il, je m’en garderai bien; mais souffrez que je me mette ici vis-à-vis, afin que, si je suis privé de la satisfaction de l’y voir en personne, comme père d’une famille qui m’est si chère, je puisse au moins l’y regarder comme s’il était présent.

La mère d’Aladdin ne le pressa pas davantage, et elle le laissa dans la liberté de prendre la place qu’il voulut.

Quand le magicien africain se fut assis à la place qu’il lui avait plu de choisir, il commença de s’entretenir avec la mère d’Aladdin:

– Ma bonne sœur, lui disait-il, ne vous étonnez point de ne m’avoir pas vu tout le temps que vous avez été mariée avec mon frère Mustafa d’heureuse mémoire; il y a quarante ans que je suis sorti de ce pays, qui est le mien aussi bien que celui de feu mon frère. Depuis ce temps-là, après avoir voyagé dans les Indes, dans la Perse, dans l’Arabie, dans la Syrie, en Égypte, et séjourné

1. se prosterner: s’incliner très bas pour marquer son respect.

dans les plus belles villes de ces pays-là, je passai en Afrique, où j'ai fait un plus long séjour. À la fin, comme il est naturel à l'homme, quelque éloigné qu'il soit du pays de sa naissance, de n'en perdre jamais la mémoire, non plus que de ses parents et de ceux avec qui il a été élevé, il m'a pris un désir si efficace de revoir le mien et de venir embrasser mon cher frère, pendant que je me sentais encore assez de force et de courage pour entreprendre un si long voyage, que je n'ai pas différé¹ à faire mes préparatifs et à me mettre en chemin. Je ne vous dis rien de la longueur du temps que j'y ai mis, de tous les obstacles que j'ai rencontrés et de toutes les fatigues que j'ai souffertes pour arriver jusqu'ici; je vous dirai seulement que rien ne m'a plus mortifié² ni affligé³ davantage dans tous mes voyages, que quand j'ai appris la mort d'un frère que j'avais toujours aimé, et que j'aimais d'une amitié véritablement fraternelle. J'ai remarqué de ses traits dans le visage de mon neveu votre fils, et c'est ce qui me l'a fait distinguer par-dessus tous les autres enfants avec qui il était. Il a pu vous dire de quelle manière j'ai reçu la triste nouvelle qu'il n'était plus au monde; mais il faut louer Dieu de toutes choses. Je me console de le retrouver dans un fils qui en conserve les traits les plus remarquables.

1. différer : remettre à plus tard.

2. mortifier : blesser.

3. affliger : attrister, peiner.

Le magicien africain, qui s'aperçut que la mère d'Aladdin s'attendrissait sur le souvenir de son mari, en renouvelant sa douleur, changea de discours, et, en se retournant du côté d'Aladdin, il lui demanda son nom.

– Je m'appelle Aladdin, lui dit-il.

– Hé bien, Aladdin, reprit le magicien, à quoi vous occupez-vous ? Savez-vous quelque métier ?

À cette demande, Aladdin baissa les yeux et fut déconcerté¹; mais sa mère, en prenant la parole :

– Aladdin, dit-elle, est un fainéant. Son père a fait tout son possible, pendant qu'il vivait, pour lui apprendre son métier, et il n'a pu en venir à bout; et depuis qu'il est mort, nonobstant² tout ce que j'ai pu lui dire et ce que je lui répète chaque jour, il ne fait autre métier que de faire le vagabond et passer tout son temps à jouer avec les enfants, comme vous l'avez vu, sans considérer qu'il n'est plus enfant; et, si vous ne lui en faites la honte et qu'il n'en profite pas, je désespère que jamais il puisse rien valoir. Il sait que son père n'a laissé aucun bien, et il voit lui-même qu'à filer du coton pendant tout le jour comme je fais j'ai bien de la peine à gagner de quoi nous avoir du pain. Pour moi, je suis résolue de lui fermer la porte un de ces jours, et de l'envoyer en chercher ailleurs.

1. déconcerté : troublé, embarrassé.

2. nonobstant : malgré, en dépit de.

Après que la mère d'Aladdin eut achevé ces paroles en fondant en larmes, le magicien africain dit à Aladdin :

– Cela n'est pas bien, mon neveu, il faut songer à vous aider vous-même et à gagner votre vie. Il y a des métiers de plusieurs sortes; voyez s'il n'y en a pas quelqu'un pour lequel vous ayez inclination¹ plutôt que pour un autre. Peut-être que celui de votre père vous déplaît, et que vous vous accommoderiez mieux d'un autre : ne me dissimulez point ici vos sentiments, je ne cherche qu'à vous aider.

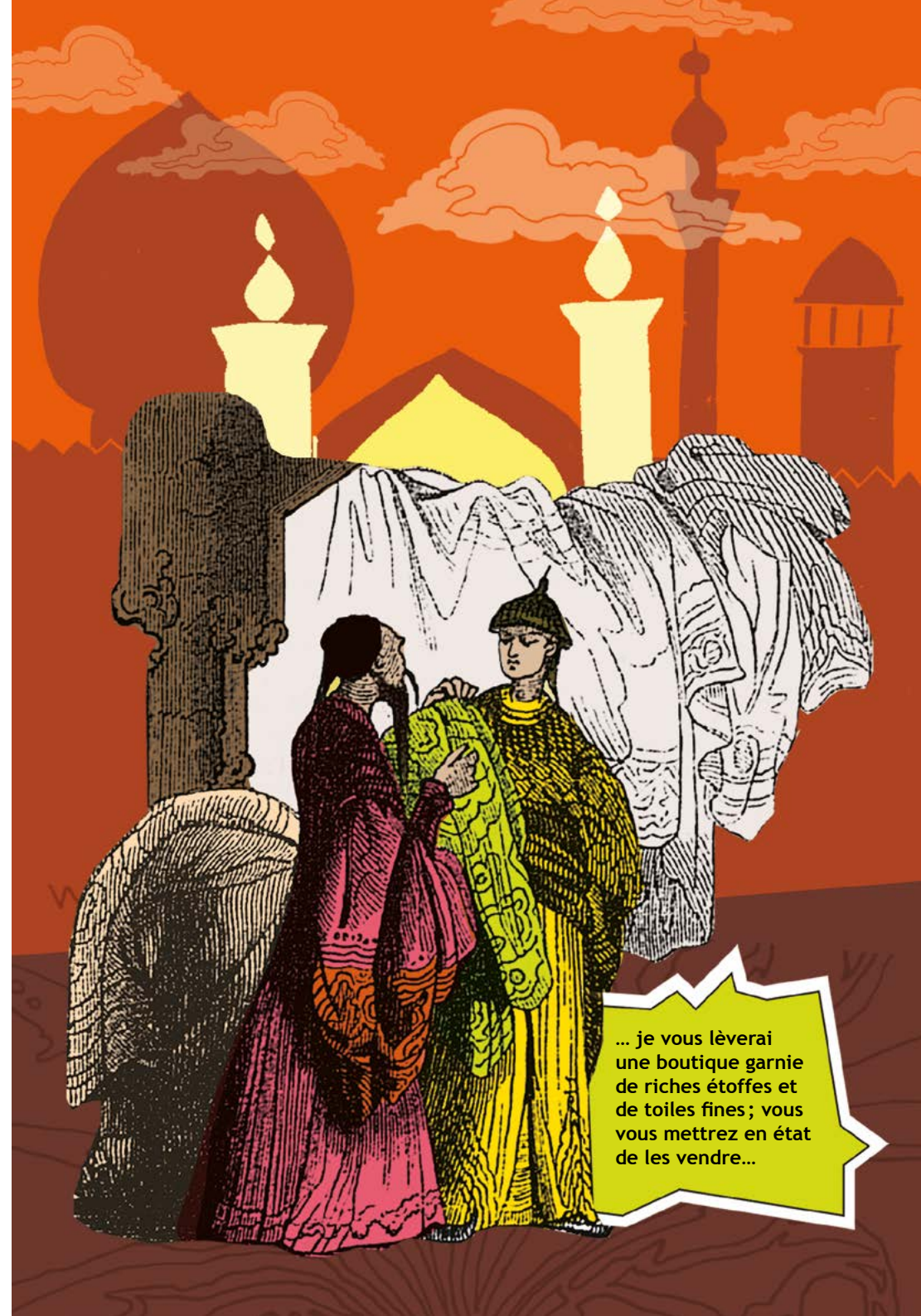
Comme il vit qu'Aladdin ne répondait rien :

– Si vous avez de la répugnance² pour apprendre un métier, continua-t-il, et que vous vouliez être honnête homme, je vous lèverai une boutique garnie de riches étoffes et de toiles fines; vous vous mettrez en état de les vendre; et, de l'argent que vous en ferez, vous en achèterez d'autres marchandises, et de cette manière vous vivrez honorablement. Consultez-vous vous-même, et dites-moi franchement ce que vous en pensez; vous me trouverez toujours prêt de tenir ma promesse.

Cette offre flatta fort Aladdin, à qui le travail manuel déplaisait d'autant plus qu'il avait assez de connaissances pour s'être aperçu que les boutiques de ces sortes de marchandises étaient propres et fréquentées et que les

1. inclination : goût, penchant.

2. répugnance : dégoût très vif.



... je vous lèverai une boutique garnie de riches étoffes et de toiles fines; vous vous mettrez en état de les vendre...

marchands étaient bien habillés et fort considérés. Il marqua¹ au magicien africain, qu'il regardait comme son oncle, que son penchant était plutôt de ce côté-là que d'aucun autre, et qu'il lui serait obligé toute sa vie du bien qu'il voulait lui faire.

– Puisque cette profession vous agréé², reprit le magicien africain, je vous mènerai demain avec moi, et je vous ferai habiller proprement et richement, conformément à l'état d'un des plus gros marchands de cette ville ; et après-demain nous songerons à vous lever une boutique de la manière que je l'entends.

La mère d'Aladdin, qui n'avait pas cru jusqu'alors que le magicien africain fût frère de son mari, n'en douta nullement après tout le bien qu'il promettait de faire à son fils. Elle le remercia de ses bonnes intentions, et, après avoir exhorté³ Aladdin à se rendre digne de tous les biens que son oncle lui faisait espérer, elle servit le souper. La conversation roula sur le même sujet pendant tout le repas, et jusqu'à ce que le magicien, qui vit que la nuit était avancée, prît congé de la mère et du fils et se retirât.

Table des matières

Histoire d'Aladdin ou la lampe merveilleuse

I.	Aladdin et le magicien africain	9
II.	La lampe magique	23
III.	Le génie de l'anneau	42
IV.	Le génie de la lampe	53
V.	Aladdin amoureux	70
VI.	La promesse du sultan	88
VII.	Des noces insolites	103
VIII.	Le présent aux quarante merveilles	125
IX.	Un palais à nul autre pareil	145
X.	La vingt-quatrième jalousie	165
XI.	Le retour du magicien africain	177
XII.	L'infortune d'Aladdin	193
XIII.	L'anneau magique	204
XIV.	La ruse de la princesse	219
XV.	L'œuf de roc	237

1. marquer : faire remarquer.

2. agréer : convenir.

3. exhorter : conseiller, encourager vivement.

Imprimé par Dar El Kotob - Dots
Relié par Fouad Baayno Bookbindery s.a.r.l.
Beyrouth, avril 2015



La mère d'Aladdin prit la lampe où elle l'avait mise.

– La voilà, dit-elle à son fils, mais elle est bien sale; pour peu qu'elle soit nettoyée, je crois qu'elle en vaudra quelque chose davantage. Elle prit de l'eau et un peu de sable fin pour la nettoyer; mais, à peine eut-elle commencé à frotter cette lampe qu'en un instant, en présence de son fils, un génie hideux et d'une grandeur gigantesque s'éleva et parut devant elle, et lui dit d'une voix tonnante: – Que veux-tu? Me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, à tous ceux qui ont la lampe à la main, moi avec les autres esclaves de la lampe.

Texte intégral

Dans la même collection

Ali Baba et deux autres contes
Sindbad et un autre conte

ISBN 978-9953-31-640-6



9 789953 316406

